

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°16 – août/septembre 2008

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages  
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)



Hans Griepentrog, *Maison de Novalis, à Weissenfels*.<sup>1</sup>

Les poèmes héroïques les plus remarquables qui aient paru en Allemagne dans le cours de ce siècle sont le petit poème de Goethe intitulé : *Hermann et Dorothee*, épopée bourgeoise où les mœurs de famille sont ennoblies par des descriptions pleines de vérité, de grâce et de fraîcheur, et *Henri d'Ofterdingen*, par Novalis, physicien, mathématicien, philosophe ; cet écrivain avait cherché à tirer de toutes les sciences un souffle poétique. Appliqué à rechercher le lien mystérieux qui les unit, il voulut faire porter aux Muses cette chaîne d'or dont le premier anneau se cache dans l'infini. Le poème que nous venons de citer [*Henri d'Ofterdingen*] n'est qu'un fragment d'une œuvre impétueuse, qui fût devenue l'épopée de la nature et l'allégorie des destins de l'humanité.

Édouard Alletz, 1842-43.

<sup>1</sup> Reproduite dans *NOVALIS-Genkstätte in Weissenfels*, Literaturkreis NOVALIS e. V. Weissenfels, 2008, p.6.

---

**DOCUMENT BIOGRAPHIQUE**

*Gottlob Friedrich Wilhelm von Hardenberg  
(1728-1800).*

Depuis mon enfance, mon oncle, qui fait partie de l'Ordre Teutonique, m'avait avec largesse prodigué sa grâce et avait tout particulièrement pris soin de mon éducation. Mon père entretenait depuis sa jeunesse les relations les plus étroites avec cet homme à tous égards excellent. Ses rapports avec lui devenaient cependant toujours plus ceux d'un fils avec son père que ceux d'un frère avec un autre frère. Le caractère de mon oncle est d'une rigueur morale inébranlable et d'un attachement des plus stricts à ses principes. Intellectuellement, il a la culture d'un vieil homme du monde, mais aussi les limitations d'un tel homme. De tout temps, la fortune l'a gâté. Il n'a jamais connu l'indigence et par conséquent, il n'a jamais appris non plus qu'on peut supporter d'être réduit à ses besoins les

---

plus indispensables et dédommager son cœur et son esprit de mille commodités de la vie de ce monde. Il a grandi dans le grand monde, et toujours vécu dans ses cercles. Dépourvu d'imagination et habitué à apprécier les besoins du cœur du point de vue de l'intérêt et à les subordonner aux exigences de l'apparence et de l'éclat extérieur, il a perdu tout au long de son existence le sens de leurs exigences, et sacrifié jusqu'à ses propres inclinations à ses préjugés et à sa famille.

Depuis ma jeunesse, il m'a donné l'occasion de satisfaire ma vanité et a vu dans ma vivacité la promesse d'un brillant succès. Il m'a bercé des espoirs les plus agréables de jouer un rôle dans le monde, et sans aucun doute m'aurait-il soutenu le plus chaudement qui soit dans une telle carrière. Aussi dévoué que fût par ailleurs mon père à mon oncle, et si semblable dans certaines dispositions, il s'écartait tout de même beaucoup de lui sur ce point et nous inculquait par l'exemple et par les propos le mépris de l'éclat extérieur. Lui nous exhortait à l'assiduité et à la frugalité, et manifestait sa joie de nous voir suivre notre cœur sans prêter attention à l'opinion du monde. Il nous vantait le bonheur d'une situation domestique discrète, et nous demanda souvent de ne jamais agir ni choisir en fonction de l'intérêt et de l'ambition. Mon oncle était attaché aux privilèges de son rang et de sa naissance, tandis que mon père souriait des deux. Pour ma part, je fréquentais les académies, plein des vains espoirs de mon oncle et enflammé du désir d'entrer dans le grand monde. Un riche parti, espérais-je, devait m'ouvrir la route de cet Eldorado, et je ne pensais guère avoir besoin d'étudier en profondeur la jurisprudence. Par chance, j'avais reçu de bonne heure un penchant irrésistible pour les belles-lettres, et celui-ci s'était déjà heurté plus d'une fois avec ma passion pour le monde.

Mon oncle m'avait déjà souvent montré, en vain, le ridicule d'un bel esprit et même si, éprouvant le sentiment de ce caractère ridicule, je me gardais bien de laisser voir ma préférence, je ne pouvais me dispenser de poursuivre en secret ces séduisantes occupations.

Novalis, lettre à Julius Wilhelm von Opperl, janvier 1800.<sup>2</sup>

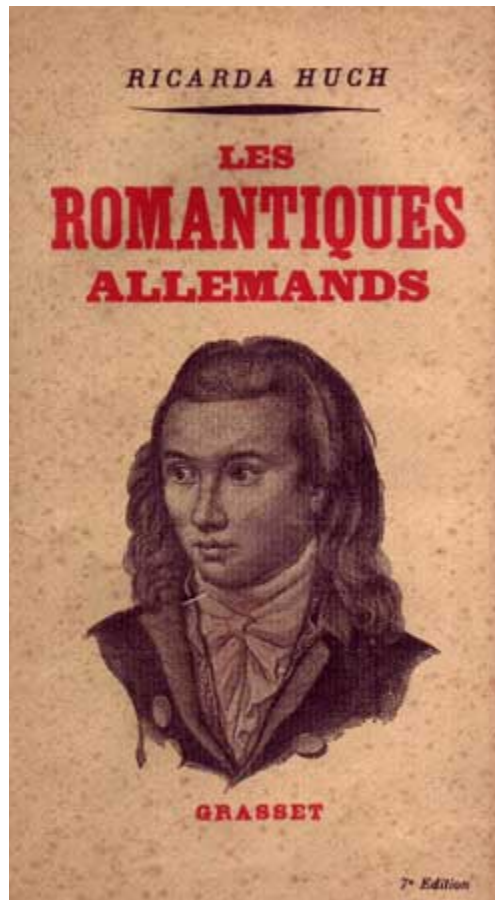
---

---

<sup>2</sup> Citée dans *Novalis vu par ses contemporains*, Éditions Novalis, 1994.

---

**DOCUMENTS LITTÉRAIRES  
ET TÉMOIGNAGES**



Novalis définissait la philosophie comme un mal du pays, un désir de se trouver partout comme dans son lieu natal. Il était ce philosophe inné. Son penchant à traiter les choses en tâtonnant de cause en cause, comme s'il se laissait tomber d'échelon en échelon sur une échelle de corde, jusque dans leurs profondeurs, caractérise le véritable philosophe. Demeurer attaché à l'aspect extérieur des choses lui était tout à fait impossible. Tel un corps éthéré son esprit s'infiltrait partout dans le plus intime des choses. Philosophe, il l'était ainsi toujours, à chaque instant, de toutes ses forces, autant qu'il était homme ; jamais il n'eût été possible de le surprendre en train de défendre une théorie et d'adopter une conduite qui la démentit. Sa philosophie était comme sa poésie sa vie même : enseignée par la vie, appliquée à la vie.

L'événement le plus important de sa biographie fut l'histoire de son amour pour Sophie von Kühn. « Tout objet aimé est le centre d'un paradis » ; et Novalis l'a éprouvé sur lui-même. Il avait fait de cette jeune fille de treize ans le centre de son monde,

consciemment et intentionnellement. A tout ce que la terre peut offrir aux hommes, il aurait renoncé avec un sourire consentant et même malicieux, mais celle-ci lui était nécessaire, elle lui était le moyen indispensable pour atteindre la divinité, sans qui il ne pouvait exister. On a raconté beaucoup sur la précocité de Sophie et sur la puissance magique qu'elle a exercée ; Novalis lui-même a analysé et minutieusement décrit cette jeune fille inconstante, dont il était si fier. Mais que nous importe ! Tout cela ne pourrait-il pas s'appliquer aussi bien à cent autres jeunes filles ? Et elle aurait pu aussi bien avoir telles ou telles qualités ! Seul nous importe le fait qu'elle était à lui, et il y a bien plus à trouver en lui qu'en elle. Lorsqu'elle tomba malade, il est étrange de constater à quel point il s'abîma à la fois dans un désespoir bien humain et dans une profonde méditation ; il fut tout aussi absorbé par cet événement qu'il le domina de très haut. Non seulement sa foi dans le cours mélodique du monde et son instinctive confiance dans la vie l'empêchaient d'imaginer une douleur aussi intolérable qu'eût été la mort de l'aimée, mais il pensait encore le plus sérieusement du monde pouvoir l'éviter par la force de sa volonté, cette force magique qu'il croyait capable d'édifier et d'abolir des mondes, d'anéantir des montagnes. Il ne se doutait pas que c'était sa volonté à elle qui inconsciemment s'inclinait vers la mort. Cependant il supporta avec résignation une épreuve dont il n'avait pas cru un seul instant qu'elle pût lui être destinée : Sophie mourut.

Elle avait été l'astre autour de qui se mouvait un monde. On devrait s'attendre à ce qu'une nature aussi tendre, et destinée à une mort prématurée, trouvât en elle-même sa propre destruction. « Pour moi, le soir est arrivé », écrit-il trois jours après sa mort, « tandis que j'avais encore les yeux tournés vers l'aurore ». Il resta convaincu que sa vie s'était éteinte avec celle de Sophie. Mais il y avait une telle grâce dans sa nature, pénétrée de part en part par l'élément aérien de son esprit, que jamais il ne consentit à perdre conscience et à se courber sous le destin. Même lorsqu'il se sentit atteint au cœur et mortellement, sa tête demeura libre et toujours forte d'elle-même. « Solitaire comme ne le fut encore nul solitaire ; poussé par une angoisse indicible, inconsolable, seul avec la pensée de la détresse », il ne donna jamais à ses amis l'image du désespoir et du dénûment, mais sa plainte chaste et continue se perdit aussitôt en une calme contemplation où il cherchait à découvrir le sens de son destin. Car son sentiment de vraie piété empêcha sa foi en un ordre céleste, relatif à chacun de nous, d'être durablement ébranlée. Sophie était morte le 19 mars 1797 ; le 28, Novalis écrivait à la femme de Just : « Assurément j'étais trop dépendant de cette vie – et un puissant correctif était nécessaire », et quelques semaines plus

tard il lui apparaissait clairement que sa mort avait été un bienheureux hasard, un progrès étonnamment opportun. « Mon amour s'est transformé en flamme », écrit-il, « et cette flamme consume peu à peu tout ce qui est terrestre en moi. » Et plus loin : « Mes forces sont plus accrues que diminuées – il m'arrive souvent aujourd'hui de sentir l'heureux augure de cet événement. Je suis pleinement satisfait – la force qui élève au-dessus de la mort, je l'ai tout entière de nouveau acquise. Mon être a reçu une unité et une forme – un avenir germe déjà en moi. » Son esprit, qui aimait par-dessus tout ce qui est conséquent, se consolait de reconnaître une logique et une raison dans le cours de son destin qu'il pouvait s'expliquer. Selon lui, en perdant Sophie il achevait de se purifier et de se détacher de la vie.

Le jour de la mort de Sophie fut pour lui le début d'une ère nouvelle. Il résolut de ne pas lui survivre. On a vu dans cette décision une rêverie enfantine que l'on a cherché à excuser avec indulgence. Mais c'est le point de vue d'un jugement rapide et superficiel. Peut-on penser à quelque chose de plus sublime que de voir un homme, par un acte libre, et par une aspiration supra-terrestre, accorder à son esprit la force de se détacher peu à peu de la terre bien-aimée ? Il était à ce point possédé par l'idéalisme qu'il se risquait à élever son moi, l'immortel, jusqu'à cette liberté et cette immortalité suprêmes. Combien ce plan était infiniment plus hardi, plus noble et plus humain que la grossière mortification charnelle par laquelle les saints du Moyen-Age s'efforçaient de se détacher de la terre. Il était assurément très éloigné de haïr la beauté du monde, où il aurait souhaité de trouver une source inépuisable de bonheur. « La terre m'était si chère, écrivait-il à une amie quelques jours après la mort de Sophie, que je me réjouissais d'avance des scènes de bonheur qui étaient sur le point de m'arriver ». Il aimait le soleil, mais puisque la nuit inévitablement se ferme sur le jour et que la mort est le son de cloche de toute vie, il décida, dans un élan téméraire de son âme, d'aimer sans limite la nuit et la mort, aussi résolument qu'il trancha le nœud gordien du mystère du monde devant l'image de Saïs. « Et si nul mortel ne parvient, d'après cette inscription, à soulever le voile, c'est à nous de chercher à devenir immortels ». Il serait indigne de fuir la mort, et impossible de la mépriser – il ne reste qu'à l'unir à la vie par les efforts les plus intenses, à la transformer en vie. Novalis désormais avec une compréhension nouvelle vit dans le Christ le triomphateur de la mort et l'adora ; le christianisme au sein duquel il avait été élevé, fut pour lui la religion essentielle qui triomphait de la mort, et représentait pour lui une conquête nouvelle. La philosophie lui disait que le moi est impérissable, en dépit du témoignage contraire

de l'apparence sensible. La douleur aveugle et criante, que lui causait la perte d'un être cher, lui inspirait inconsciemment la même pensée et le persuadait que cette jeune âme ne devait pas, ne pouvait pas être morte, elle dont le perfectionnement lui apparaissait comme le couronnement suprême de son amour. L'engagement contracté avec elle n'était pas pour ce monde, disait-il lui-même ; elle ne devait parvenir à maturité ni sous cette forme, ni dans ces lieux, et, il en était convaincu, à lui non plus ce bonheur n'était pas accordé. Son âme, dans un battement d'aile las et nostalgique, aspirait vers les rivages sacrés, où il lui serait permis de reposer aux côtés de l'absente. C'est alors que prirent naissance en lui ces vers admirables :

Peu de temps encore  
Et je serai délivré,  
Et ivre je reposerai  
Au plus profond de l'amour.  
Je sens le flot  
Rajeunisseur de la mort,  
Parfum et éther  
Devient mon sang.  
Tout le jour je vis  
Plein de joie et de courage.  
Et chaque nuit je meurs  
Dans une ardeur sacrée.

Il est au plus haut point caractéristique d'observer comment il opéra ce détachement intérieur et naturel d'avec la vie ; il ne songea point à renoncer pleinement aux hommes et à leurs joies. Sans précisément les rechercher, il n'évitait pas sa famille ni ses amis, il se montrait toujours gai et sympathisant. Semblable à l'étranger jeté sur de lointains rivages, il participait avec une douce complaisance aux coutumes du pays, lui dont l'âme pas un instant ne perdait de vue la terre natale et bien aimée. Il ne manquait pas d'amis qui auraient volontiers allégé son deuil.

Ses relations avec Frédéric Schlegel, l'un de ses plus vieux amis, furent exceptionnelles. Presque avec aucun autre il n'entretint d'aussi excitants et d'aussi féconds échanges spirituels, avec nul autre il ne pouvait mieux symphilosopher [*sic*]. Leurs deux intelligences aimaient à voyager ensemble et à se communiquer leurs expériences réciproques. Mais Frédéric, si fin, si puissant, si compréhensif, lui aussi, ne pensait pourtant pas avec autant d'intensité que Novalis. La nature nerveuse, souple, chaste de Novalis fut plus d'une fois effarouchée devant la lourde exubérance



de Frédéric. C'était comme si un esprit de la terre et un esprit de l'air eussent communiqué entre eux. Frédéric ressentait le souffle pur, fort et animateur qui venait de Novalis, et l'aimait avec une nuance légère et très émouvante de pitié.

Wilhelm éprouvait chez Novalis quelque chose de lointain, d'étranger et de beau, qu'il n'accueillait pas sans vénération. Comment enfin Caroline n'eût-elle pas aimé cet être harmonieux ? Mais cet homme et cette femme étaient pour Novalis ce qu'on pourrait peut-être appeler, aussi brièvement que possible, trop peu romantiques. « Ses paroles semblaient surgir d'un profond passé de l'esprit » a dit Steffens de Novalis, dans ses mémoires. Dans ce monde intérieur et secret, où il avait établi sa plus chère retraite, ils ne pouvaient pénétrer avec lui. Ils l'aimaient comme on aime celui qui vient d'un pays lointain et très mystérieux, dont la langue a un accent étrange et inconnu, qui en parlant emploie des images empruntées à un paysage d'un charme étrange et fabuleux. Parmi les romantiques, Tieck fut celui qu'il préféra. Tieck lui était bien inférieur en clarté d'esprit, en force et en constance, mais il partageait jusqu'au plus intime sa douce sensibilité. Ils n'apprirent à se connaître que deux années après la mort de Sophie.

Au début de ce deuil cruel, il ne se mêla que par devoir à la société des autres, et ce n'était qu'à contre-cœur qu'il consentait de rompre avec sa contemplation de la mort. Mais peu à peu la pesanteur de la terre triompha de cette forme aux pas légers et prête à prendre son vol. Et cela précisément parce que l'invisible est étroitement lié au visible, en est même inséparable. Plus on pénètre les apparences sensibles plus elles nous sont chères. Bien que les sciences pures fussent tout d'abord ce qui l'attira dans le cercle de ses amis, c'était aussi par besoin de se rapprocher des choses de cette terre. Ses entretiens sur ces sujets, en particulier avec Frédéric Schlegel, le mettaient dans un enthousiasme qu'il n'aurait cru ni possible ni convenable dans l'état où il était. Il croyait pour cette raison devoir se tenir sur ses gardes dans ses relations avec cet ami, car tout ce qu'il avait de pétillant, de plaisant et toute sa flamme magnétique, se déchargeaient en sa présence.

Avec une douce angoisse, il se sentait irrésistiblement attiré vers la vie. Car il cherchait à se plonger puissamment dans l'élément supra-terrestre. Auprès de la tombe de Sophie il s'efforçait d'évoquer en son âme fugitive son amie et tout ce qu'elle était pour lui, jusqu'à se la rendre palpable et à se sentir embrasé par sa présence. Avec un orgueil enfantin, à la fois émouvant et sublime, il prenait des notes, lorsqu'il avait réussi à étendre de nouveau les ailes et à pénétrer puissamment dans le lointain au-delà du ciel de la nuit. On pourrait appeler le déroulement de cette lutte une tragédie

renversée : on est empli de crainte et de pitié, mais aussi de bonheur à voir comment la vie, dont l'être renonçant a pris congé dans le premier acte, par sa seule force et par sa seule beauté l'attire de nouveau dans ses bras maternels, et comment au dernier acte, elle presse le vaincu, ardent et honteux, sur son cœur éternel. La victoire ne fut pas facile pour la vie. Cette conversion dans le sein de la vie ne s'opéra pas sans un visible ébranlement. Car il fit sur lui-même cette épouvantable et mystérieuse expérience : le sentiment le plus vrai, le plus pur et le plus absolu, peut s'éteindre, quand la présence de l'objet aimé ne ranime pas la flamme de la passion, et le cœur le plus profondément fidèle est alors passible d'infidélité. On remarque le trouble de son cœur à l'insistance avec laquelle il voudrait se prouver à lui-même par une mort volontaire ou en renonçant à la vie du monde la fidélité par delà la mort. Dans une angoisse suprême il proclame la formule : Christ et Sophie ! Il avait cru comme à un dogme qu'elle était la moitié de son être, qu'il lui faudrait un jour renouveler ce lien avec celle que la sagesse d'une loi éternelle avait ravie à ses côtés.

Mais il ne lui était pas possible d'aimer une ombre. A Freiberg, où il s'était rendu selon le désir de son père, pour suivre des cours à la « Bergakademie », il se fiança avec Julie de Charpentier, qui, à ce qu'il semble, lui témoigna de l'amour et éveilla le sien. Steffens la représente comme une femme très cultivée, belle, tendre, avec une expression mélancolique.

L'aima-t-il, comme on l'a dit, avec moins de passion que Sophie, il est très difficile de l'affirmer, mais c'est peu vraisemblable ; car il ne pouvait pas s'arrêter à mi-chemin dans le sentiment et l'action. Sans aucun doute le souvenir de son amour qui avait dû être plus fort que la mort et ne l'avait pas été, vint parfois opprimer la joie nouvelle de son cœur. Pourtant, il ne renonça pas à ses rapports avec Sophie. Son amour était devenu pour lui une religion. Son infidélité, alors qu'il se sentait et se savait fidèle, son double amour fut le problème qui retint toutes ses pensées. Il le résolut dans son roman *Henri d'Osterdingen*, de cette manière : Sophie et Julie ne sont deux êtres que dans le monde des apparences, mais se révèlent un seul et même être, dans le pays de la perfection, où tout ce qui était séparé se réunit. Il aurait désespéré de lui-même, s'il en était arrivé à abandonner son premier sentiment, en lui si fort et si pur ; il cherchait à le conserver et à le mêler à son nouvel amour dans une union mystique. Il jetait un regard plein d'espoir et d'amour vers l'avenir, et avait de sa situation actuelle une vision aussi métaphysique que jadis de ses rapports avec Sophie, ainsi qu'on peut s'en rendre compte dans les strophes suivantes :

Puisque avec une joie sans nom  
Je suis le compagnon de ta vie,  
Et me repais avec une profonde émotion  
Du miracle de ton être,  
Que nous sommes unis jusqu'au plus intime,  
Que je suis à toi et toi à moi,  
Que par dessus tout, j'ai fait choix de l'unique  
Et que cette unique m'a choisi,  
Rendons-en grâce à l'être pur  
Qui nous a élus par son amour.

Tandis que Novalis étendait les bras vers la mort, la vie s'empara de lui. Puis lorsqu'il crut sentir sur ses boucles la couronne suprême de la vie, la mort était à son chevet. Il la craignait maintenant. Il avait eu des pressentiments qui lui avaient inspiré cette sombre maxime. « La vie est une maladie, un acte passionné ».

En vérité son attachement pour la vie était inséparable de sa piété, et pourtant la vie est la seule forme connue de nous dans laquelle nous puissions nous développer. Il était artiste : il se complaisait dans le monde des sens, comme il le disait lui-même selon les rapports de Just, mais non dans celui de la sensualité. Il ne doutait cependant pas que chaque homme dût, toujours et en tous lieux, même au delà de sa mort corporelle, s'efforcer d'atteindre le but de sa perfection. Il croyait que tout ce qui arrivait était pour le mieux. Ainsi, mourant, il employa sa force fléchissante à être résigné et serein, et à se soumettre. Il souffrait beaucoup d'oppressions corporelles, et il est émouvant de lire dans son journal intime comment il cherchait à s'habituer à cette angoisse, à sonder son mal et à en triompher en connaissance de cause et avec bonne volonté. Pour lui il allait de soi que l'on devait accomplir son devoir jusqu'à la dernière extrémité. On pourrait dire qu'un sens inné de l'adaptation l'empêcha de s'abandonner.

Avec un calme égal, il envisageait de voir le vœu de son cœur s'accomplir par son mariage avec Julie, ou sa maladie lui refuser ce bonheur, auquel cas il entreprendrait une série de choses dont il désirait s'occuper ou poursuivre l'étude. Quel que pût être son destin, il voulait l'utiliser pour sa formation personnelle. Ses yeux sombres de visionnaire voyaient le chemin que son génie avait tracé pour lui dans la vie, et y projetaient une lumière douce et pénétrante. Ne s'emplirent-ils pas de larmes lorsqu'ils reconnurent que ce chemin n'était pas celui de l'amour, mais celui de la mort ?

## FRIEDRICH VON HARDENBERG

Notes sur le *Wilhelm Meister* de Goethe

11 février 1800

Extrait des études et fragments

Manuscrit

*La Révolution française, les Principes de la théorie de la science de Fichte, et le Meister de Goethe sont les tendances majeures de l'époque*, dit Schlegel dans le fragment 216 de l'*Athenæum*. Le compte rendu des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, le roman de Goethe paru en 1795 et 1796, publié dans le deuxième fascicule de l'*Athenæum*, est l'appréciation la plus détaillée, la plus perspicace et positive que Schlegel ait jamais consacrée à une création littéraire. Le *Wilhelm Meister* passe pour un modèle en son genre. Bien entendu, ici Schlegel se référait surtout aux aspects de l'ouvrage qui correspondaient à ses propres théories du roman romantique, et il passe sous silence ce qui allait à l'encontre de ses conceptions. Dans ses lettres et ses notes, on trouve aussi des objections.

Tout d'abord, Hardenberg aussi avait vu en Goethe le véritable vicaire de l'esprit poétique sur la terre. Son fragment d'un roman mystique de la nature, *Les disciples à Saïs*, s'orientait sur *Wilhelm Meister*. Hardenberg a modifié son attitude sous l'influence des *Pérégrinations de Franz Sternbald*, le roman d'artiste de son ami Ludwig Tieck. Il décida d'opposer au *Wilhelm Meister* un roman qu'il écrirait et dont le but serait de montrer la communauté la plus intime du fini et de l'infini. Certes, le style et la composition d'*Henri d'Ofterdingen* montrent en maints endroits l'influence de Goethe, néanmoins, par son contenu le *Wilhelm Meister* semblait à Hardenberg une idéalisation unilatérale du fini ; comme un compromis pénible avec l'insuffisance de la réalité.

[Contre les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*. C'est, au fond, un livre néfaste (fatal) et niais – tellement prétentieux et plein de préciosité – non-poétique au suprême degré quant à son esprit, – aussi poétique qu'en puisse être la présentation. C'est une satire de la poésie, de la religion, etc. Une soupe qui sent bon, mais faite de paille et de copeaux, un simulacre bien fait. Dessous, tout est farce. La nature économique est la vraie – celle qui reste.]<sup>3</sup>

Goethe a de toute façon traité sa matière à contre-cœur.

Machinerie poétique.

---

<sup>3</sup> Extrait repris par Armel Guerne dans sa traduction des *Œuvres complètes* de Novalis, Gallimard, 1975, tome II, pp. 393-394.

Friedrich éloigne M[eister] de Philine et le pousse vers Natalie. Après l'incendie, la folie et les manifestations violentes de la première moitié du troisième livre, les aveux sont une tranquillisation [*sic*] du lecteur.

Les intrigues nombreuses, les bavardages et représentations pompeuses de la fin du quatrième livre, trahissent le château distingué et le régime féminin, éveillant un pénible sentiment fâcheux.

Le personnage de l'Abbé est un sinistre compère dont la haute et secrète surveillance devient odieuse et ridicule. La tour du château de Lothaire est en grossière contradiction avec le château lui-même. La joie que ce soit enfin terminé, on la ressent avec soulagement et on l'éprouve intensément à la fin. Le tout constitue un roman d'anoblissement.

Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister, ou le pèlerinage vers le diplôme de noblesse.

W[ilhelm] M[eister] est en somme un Candide dirigé contre la poésie.

La poésie est l'Arlequin de toute cette farce. Au fond, la noblesse est fort mal arrangée d'avoir été prise pour la poésie, et la poésie ne gagne pas plus à avoir représenté la noblesse.

Ce sont les Muses qui deviennent des comédiennes, au lieu que ce soient les comédiennes qui deviennent des Muses. Il est positivement tragique que l'auteur ait introduit Shakespeare dans cette compagnie. Aventuriers, comédiens, maîtresses, boutiquiers et philistins sont les éléments constitutifs de ce roman. Pour celui qui les prend à cœur, il n'y a plus de romans à lire.

Le héros retarde l'entrée de l'Évangile de l'Économie. Théâtre de marionnettes au commencement. La fin est comme les dernières heures dans le parc de la belle Lili.



Première traduction française du *Wilhelm Meister*, 1802.

## NOVALIS et l'initiation

### I – Les pèlerins d'Orient

Pour les *pèlerins d'Orient* qui ont répondu à l'appel à s'engager sur « le chemin mystérieux qui va vers l'intérieur », l'initiation première à l'amour humain et divin, et la condition même d'adepte, au terme de leur réalisation, doivent infiniment à l'œuvre inspirée du poète romantique allemand.

Novalis lui-même, devenu leur maître spirituel, les a dirigés en premier lieu vers « la sainte et ineffable Nuit », cette Terre céleste à laquelle ils aspiraient pour la plupart depuis l'adolescence, – et il a accompagné plus tard un petit nombre d'entre eux, en tant que leur Maître *intérieur*, dans leur voyage céleste, leur ascension en direction de l'Éther (selon son expression). Une première fois, donc, les *pèlerins d'Orient* se sont trouvés dans la même relation avec le poète romantique que lui-même avec sa fiancée, Sophie. Ensuite, c'est lui, NOVALIS, qui *s'est avancé au-devant d'eux*, pour les introduire dans le Monde céleste, leur « vraie patrie ».

L'œuvre de Novalis apparaît pour tous les *pèlerins d'Orient* comme une œuvre *initiatique*, et Novalis comme ce maître spirituel d'Occident qui, bien qu'il ait quitté lui-même le monde terrestre, confère l'initiation à l'amour humain et divin à ceux qui répondent à l'appel contenu dans son œuvre : *Les Hymnes à la Nuit*, *Les Disciples à Saïs* et *Henri d'Osterdingen*. Toutefois, NOVALIS est aussi ce Maître *intérieur* dont le visage de beauté est, pour quelques uns, l'image même de leur propre âme, et une image du Christ-*Sophia*.



A ce petit nombre de disciples, NOVALIS est apparu par conséquent comme la manifestation du Christ-*Sophia* qui les a conduits jusqu'au Monde céleste, et qui les oriente encore vers le « Mystère des mystères » : là où cessent toutes les théophanies.

---

**NOVALIS 2008**  
**Réception de Novalis en France**

**CATALOGUE 2008**

**Volume 1** – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

**Volume 2** – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

**Volume 3** – Henri Albert, « Novalis », *Mercur de France*, tome XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

**Volume 4** – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

**Volume 5** – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

**Volume 6** – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages

qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [sic]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

**Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.**

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

**Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.**

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

**Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Offerdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.**

« Les parens [sic] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tour à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

**Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.**

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »



Frédéric de Hardenberg.



---

## SOMMAIRE

### Document biographique

Novalis, *Extrait* d'une Lettre à Julius Wilhelm von Opperl, janvier 1800.

### Documents littéraires et témoignages

Ricarda Huch, « Novalis » (deuxième partie), *Les Romantiques allemands*, Grasset, 1933.

« Goethe et Novalis », *Poètes du romantisme allemand*, Paris, 1976.

### Novalis et l'initiation

I – *Pèlerins d'Orient*.

### NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France  
Catalogue 2008.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés

2006-2008